

Enquête en préparation d'une rencontre le 10 décembre 2024

« Artistes en dialogue, dans des structures auprès de populations en précarité »

Introduction : ouvrir l'horizon

À l'origine, le désir d'aller plus loin. Après une 1^{ère} table ronde¹ en septembre 2023, un collectif « Artistes en Dialogue » dans la mouvance d'ATD Quart Monde, a voulu élargir son horizon. Cette enquête menée auprès de cinq responsables de structures² engagées au côté de populations en précarité, avec la participation d'artistes, est destinée à préparer une nouvelle rencontre, fixée le 10 décembre 2024.

Cherchant à élucider l'aptitude d'artistes à un dialogue d'une qualité particulière, j'ai interrogé mes interlocutrices et interlocuteur sur leurs motivations, sur les rôles qu'ils donnent aux artistes et enfin, sur les temps de prise de distance qu'ils s'accordent pour rester au diapason des publics en précarité auxquels ils s'adressent. Je rends compte dans cette note de mes découvertes et réflexions.

1 - À l'origine, intuitions

J'ai été frappé par l'apport de Joseph Wresinski, fondateur d'ATD Quart-Monde, mouvement privilégiant la parole des plus pauvres, que j'ai rejoint pendant une dizaine d'année avant de fonder l'association Arts et Développement, auprès des enfants des quartiers banlieues.

Émilie Robert :

« ATD Quart-Monde m'a beaucoup appris sur la question de la **considération des gens**, sur ne pas faire à leur place. On nous a demandé d'abord de prendre du temps avant de rencontrer les populations qui étaient au cœur de l'action et qui en étaient les premières porteuses, justement pour voir dans quelle posture on était et pour bien nous expliquer que la base du mouvement c'était les gens du Quart Monde et non pas nous. J'ai trouvé ça très très riche. Je pense que je n'ai pas tout compris sur le coup. Après ça a continué à faire son

¹ Arts et Développement ; ATD Quart Monde ; la CIMADE ; l'Institut Catholique de la Méditerranée, ICM ; l'équipe paroissiale de la Fête du Frère à Saint Ferréol ; la Communauté du Sappel ; le Secours Catholique.

² Émilie Robert directrice du théâtre Massalia ; Valérie Trébor co-fondatrice de la Cie Organon, à la Friche de la Belle de Mai ; Nicolas Pilard formateur au Certificat de Formation de Plâtrier Intervenant, CFPI ; Bigna Paturle co-fondatrice de la communauté du Sappel et Marie-Laure Stéphan responsable du service Passerelles au sein de Festival d'Art Lyrique d'Aix-en-Provence

chemin. Je suis heureuse d'avoir fait ça très jeune. Je pense que ça a été une grande contribution à ma vie. »

Bigna Paturle :

« Par mon passage à ATD Quart Monde, je me suis très vite située au niveau de la création. Tout en étant responsable du lien avec l'école, j'ai monté un spectacle de marionnettes avec les parents. J'ai fait venir des amis artistes pour faire une fresque dans la bibliothèque. J'ai spontanément remis ça en route, soutenue par l'équipe et par le père Joseph Wresinski. Et je me souviens toujours du père Joseph quand à un moment donné on voulait me faire faire des choses très administratives. Il a dit : « Bigna, il faut la laisser, il faut qu'elle raconte **des histoires où les pauvres sont des rois et des reines.** » Il me soutenait dans cette démarche de créer avec les gens. »

Proche, me semble-t-il, de l'intuition de Joseph Wresinski dans sa prise en compte des plus pauvres, Valérie Trébor puise dans sa propre histoire familiale :

« J'avais vraiment envie de **travailler sur notre quartier** et sur cette phrase de notre grand'mère. Je me souviens, elle n'arrêtait pas de nous la dire : « Ma mère était tellement pauvre qu'elle attendait, petite, que les gamins jettent le trognon de pomme pour le ramasser et le manger. Vous gaspillez. Ma mère un petit bout de savon comme ça, elle ne le jetait pas, elle le gardait, elle le faisait fondre pour en faire un autre. L'allumette elle l'utilise. » Actuellement, on est en 2017 il y a toujours ces gamins. Ce ne sont plus des italiens, ce sont des Roms, d'autres populations. C'était les mêmes gamins dans la pauvreté, nus dans la rue. Pourquoi les gens sont toujours comme ça, comme ma grand'mère en 1898 ? On est en 2017, qu'est-ce qui se passe, pourquoi ? Pourquoi cette pauvreté dans ce quartier ? »

Marie - Laure Stéphan se situe, elle, dans l'héritage de Bernard Focroulle. Ancien directeur du Festival d'Arts Lyriques d'Aix-en-Provence. Il était en alerte du sort problématiques fait à des populations vulnérables dans le bassin méditerranéen :

« L'action culturelle, dans laquelle je travaille a été créée par Bernard Focroulle directeur du Festival à partir de 2007 jusqu'en 2019. Il venait du Théâtre de La Monnaie à Bruxelles, où il avait fondé un important service d'action culturelle qui travaillait non seulement en direction des scolaires, comme souvent, mais aussi en direction des publics associatifs. Quand il est arrivé à Aix, ça n'existait pas. Le service relations publiques était à la

marge de tout ça. Mais lui a eu vraiment la volonté politique de créer un service. Ce qui animait Bernard Focroulle je pense, c'était la question sociétale, Ce qui l'a marqué en arrivant à Aix, c'est ce qui s'est passé en Méditerranée. Il était tout le temps en réflexion : qu'est-ce qui est prégnant aujourd'hui comme problématique, **comment peut-on aller vers ces populations ?** C'est lui qui nous a questionné sur le travail avec les migrants. »

Enfin, ce qui me paraît déterminant dans le parcours de Nicolas Pilard, plasticien et formateur, est son expérience dans les Ateliers Publics des Beaux-Arts, ouverture à dimension collective, au-delà de la stricte formation d'artistes donnée dans une École des Beaux-Arts :

« Avec le groupe que j'avais à Château-Gombert, à chaque fois, on s'est lancés dans des projets collectifs et j'avais à gérer **cette histoire d'une énergie collective et puis d'une préoccupation individuelle** de chaque élève. C'est l'histoire du chef d'orchestre. Les gens ne sont pas là pour exécuter ce qu'on leur demande de faire, ils ont un espace de liberté. Il faut qu'à un moment donné ils puissent investir leur création dans un cadre plus large qui embarque tout le monde. »

2 – Artiste en pâte humaine

2 – 1 Dans une structure tri-partite

L'artiste intervenant dans une structure dédiée à des populations en précarité n'est pas seul. Il a partie intimement liée avec la structure qui l'héberge, comme avec les publics auxquels, avec cette dernière ils s'adressent.

Bigna Paturle dans son engagement auprès des plus pauvres, puisé dans son histoire familiale ensuite structuré à ATD Quart-Monde puis dans la Communauté du Sappel, enrichi d'une dimension spirituelle, est en même temps animée par une essentielle quête artistique. Elle dit à la fois structure tri-partite et affinités qui en lient les 3 composantes :

« Je pense que c'est l'aventure commune, gens en précarité, artistes et moi-même, qui me nourrit le plus. C'est de **rendre possible une synergie entre les 3 forces et les 3 fragilités**. Alors, ce que je vais mettre là-dedans, je ne sais pas bien. Quelque part je me cache. Je ne sais pas pourquoi mais c'est comme ça. Et deuxièmement, je sais bien la valeur de mon travail. Effectivement, si je n'avais pas eu ce rôle de cheville ouvrière, du lien entre les plus pauvres et les artistes, ça n'aurait pas pu se faire. Et puis il y aussi le Sappel, toute la

structure matérielle et financière. Donc je suis à une place clef. Et c'est une place où je m'invisibilise un peu. Et je n'ai pas encore résolu ce problème, je ne sais pas s'il est à résoudre. Je me dis : « Est-ce que je n'ai pas en moi la puissance de création suffisante pour y aller toute seule ? » Donc je m'allie avec des gens du Quart Monde qui ont une puissance d'expression brute qui me touche profondément. Et puis je m'allie avec des artistes qui eux ont vraiment la formation, et puis souvent une puissance créatrice assez grande, puisqu'ils en font leur engagement, radical. Donc je m'appuie sur ces deux forces-là, pour donner, pour vibrer en tant qu'artiste, même si je n'ai pas une œuvre à moi. Et puis je disais aussi que j'étais portière. J'étais à la porte de l'atelier, pour justement donner la sécurité aux gens et à l'artiste de travailler dans de bonnes conditions. »

Valérie Trébor, artiste amenée à exercer sa solidarité avec les populations de quartiers en difficulté en créant la compagnie Organon, le dit également :

« Les artistes qui vont rencontrer les gens sont sous l'étiquette Organon. Les gens leurs font **confiance** a priori parce que c'est nous qui les amenons. »

Dans leurs fonctions de médiatrices culturelles, Émilie Robert et Marie-Laure Stéphan témoignent également de la prise en compte multiples inter-relations

Émilie Robert

« Pour moi c'est important de ne pas mettre nos envies entre celles que les artistes et les jeunes ont de se rencontrer. Je pense qu'il vaut mieux partir d'un désir de part et d'autre et puis faire avec ça, parce que ce n'est pas si simple que ça se rencontre. On amène notre capacité à les **faire dialoguer et à se comprendre**. »

Marie-Laure Stéphan

« Je suis arrivée à Marseille il y a près de 20 ans pour faire la Fac de Médiation Culturelle. J'ai été beaucoup **en lien avec tous les opérateurs de terrain** parce que le rôle de la chargée de projet c'est de monter les plannings et d'accompagner les intervenants dans ces structures. »

Enfin, Nicolas Pilard, formateur d'artistes intervenants, l'exprime également :

« Le directeur, Pierre Oudart, a voulu qu'on forme des artistes à produire des ateliers. Tout de suite l'idée a été pour moi de se poser la question de se situer par rapport à l'institution dans laquelle on vient faire l'atelier : quel est le public, que désire le public, que désire l'institution, que désire l'artiste, et **comment ces trois désirs peuvent s'accorder** sans que l'un écrase l'autre ? »

2 – 2 Avec le projet de créer « ensemble »

Se frotter aux gens

Pour Émilie Robert, l'envie exprimé par des artistes de rencontrer le public émerge fortement aujourd'hui :

« Depuis cinq, six ans davantage d'artistes viennent en disant : « Jouer c'est bien. Je vais prendre du temps pour créer, mais d'abord je vais **prendre du temps pour rencontrer des gens** ». Ce n'est pas une question uniquement de jeunes artistes. C'est étonnant, il y a aussi des artistes qui ont vingt ans de carrière derrière eux, qui ont envie d'autre chose et qui disent : « Tu sais, j'ai beaucoup joué, c'est super, mais je regarde la société comment elle va ». Des artistes vont nous demander, dans le temps où ils sont présents pour répéter, qu'il y ait un temps d'échange avec le public auquel ils s'adressent, et ça leur permet de voir si le spectacle avance dans le bon sens. D'autres nous disent : « Moi je voudrais passer une semaine dans un collège dans une classe ». C'est très très variable d'une saison à l'autre. Je me suis dit : « Tiens, ça devient plus évident et peut-être plus simple aussi, parce qu'ils croient possible de faire ça ». On peut imaginer que ça fait un peu peur. C'est quand même autre chose de créer que d'aller se frotter aux gens. Et là il y a une vraie envie. Post-covid c'était très fort. »

Faire ensemble

Valérie Trébor est engagée aux côtés des habitants :

« Il y a eu le Covid en 2018. On était déjà membres d'un collectif d'habitants formé pour devenir un syndicat d'habitants du quartier. Il y avait déjà tout un travail qui avait été fait de porte à porte pour aller rencontrer ses voisins, savoir comme ça va la vie : « Comment ça va, ça va pour toi pour manger, l'habitat, là, là, etc., etc. ». On a su tout de suite les gens qui n'avaient pas à manger, parce que travail au noir, parce patati patata etc. On s'est énormément mobilisés pour une offre d'entraide, une énorme plate-forme, 1500 familles sur le quartier. Mini groupes de soutien, aller chercher des colis alimentaires. C'est comme ça qu'on a **rencontré énormément de monde** dans le quartier. »

Ce qui fait écho en elle, en qualité de comédienne :

« Cette position-là, en ce sens, me faisait penser à la pièce d'Eschyle Les Suppliantes, ces femmes qui viennent **demander l'asile**, qui demandent au roi d'Argos de les recevoir, et le roi d'Argos leur dit : « Eh, moi je ne peux pas décider, parce que maintenant c'est un truc

nouveau, ça s'appelle la démocratie, c'est le peuple qui décide ». Et donc c'est venu comme projet de théâtre, parti sur le texte d'Eschyle. Généralement on travaille sur deux ans. La première année, plutôt avec des restitutions sur le quartier, à La Friche souvent. On avait fait 2 restitutions en 2022. »

Et la conduit à un faire artistique ensemble :

« On va avoir des références communes, plutôt que faire de la médiation. C'est communautaire, c'est participatif. En France c'est très galvaudé, c'est moins bien référencé, donc c'est moins bien subventionné. La frontière est poreuse. On ne fait pas que, entre guillemets, du travail artistique, on fait un atelier dans le cadre d'un projet, on travaille ensemble sur un projet. Nous on dit toujours que **dans la rencontre, c'est le chemin qui est plus important que le résultat**. Pour nous c'est toujours faire des projets ensemble. »

De fil en aiguille

Pour Bigna Paturle, la communauté du Sappel décide d'un thème, et l'artiste s'y engage :

« L'artiste s'engage et aussi sur un projet. Prenons l'exemple du Chemin de Croix et de Gérard. On lui a d'abord demandé de venir un certain temps, de manière complètement gratuite, sans projet, pour **rencontrer les gens**, pour voir comment il pensait pouvoir travailler avec eux. Ensuite c'était à lui de nous dire de quelle manière il **proposerait aux gens** de travailler. Il a fait de la peinture, il a fait du dessin, il a fait du collage, un peu au gré de ce que lui sentait, en donnant un thème pour 2 ou 3 ateliers. C'était une manière pour lui d'**entrer en relation** avec les gens et pour les gens d'entrer en relation avec lui. Donc il n'y avait pas, tout de suite, un projet précis, sauf qu'on avait dans l'idée le Chemin de Croix, mais, sans qu'il se mette tout de suite au travail sur ce thème. Ça a duré un bon trimestre ou deux.

Et au bout de ce temps-là, la manière qu'il sentait de travailler c'est en déchirant du papier, parce que le Chemin de Croix c'est quelque chose de déchirant, déchiré-déchirant, qui **correspondait bien aux gens** tels qu'il les voyait à l'atelier. Et après, faire des assemblages de ces choses déchirées, pour représenter le Chemin de Croix. Un autre artiste ami commun à Gérard et à moi, Emmanuel Estève a dit : « Mais, pourquoi vous ne faites pas un livre en sérigraphie, à partir de ces papiers déchirés ? ». Gérard Breuil était quelqu'un qui maîtrisait tout à fait la sérigraphie. Donc les choses ont poussé comme ça, une chose générant une autre. Le passage à la sérigraphie a été une organisation d'atelier assez intense pendant 3

ans, un vrai travail. Il a fallu acheter du matériel, fabriquer ce qu'il fallait pour que ça marche. On a juste acheté des cadres sérigraphiques. Tout le reste, c'est surtout Gérard qui l'a construit. On a nettoyé, poncé les palettes pour faire des lieux de séchage, Gérard a fabriqué les presses pour les cadres. Et ça avancé comme ça jusqu'au livre. Gérard avait toujours **le souci de la matière et des matériaux à proposer**, papier, peinture, autre matériel. Il avait aussi **un grand souci que les gens sentent qu'ils faisaient un vrai travail** qui était sérieux et qui avait du poids ».

Co-Création

Pour Nicolas Pilard, formateur, le modèle de l'artiste change :

« La formation CFPI est un espace de réflexion sur ce qu'est l'intervention artistique et sur la position de l'artiste. Pierre Oudart directeur à l'École d'Art a voulu le CFPI. Il le voyait en premier lieu comme une préoccupation quant à la pluriactivité des artistes. Deuxième point, c'est partager. C'est-à-dire que quand on expose, on met ses œuvres dans un bel espace, le contact avec les gens n'est pas évident. Quand on est dans un moment de co-création il se passe quelque chose de complètement différent. Et là je pense qu'il y a une grande volonté de **partager l'art autrement**. Et puis, troisième point, c'est aussi un engagement politique. De plus en plus, des pratiques amènent à **interroger la vie en communauté**. Cette année on a fait intervenir un anthropologue. Une sociologue est entrée aussi dans le groupe des intervenants. »

Nouvelles formes

Faisant intervenir des artistes auprès de nombre de publics différents, Marie-Laure Stéphan avec sa collègue du service Passerelles est amenée à créer des « formes » d'expression artistique, intermédiaires avec l'opéra du Festival d'Aix-en-Provence :

« Deux services travaillent en direction de publics différents, mais avec la même boîte à outils, de concert. Avec la responsable de l'action éducative nous avons beaucoup d'actions en commun. Nous ne nous adressons pas au public de la même façon. Dans la sensibilisation à l'opéra, une vingtaine d'intervenants pluri-disciplinaires. Ils vont à la rencontre de nos publics pour les préparer à aller voir un opéra ou les sensibiliser à l'opéra de manière générale, sous une petite forme « tous publics » que nous aurons créée. Un autre axe est la pratique artistique amateur. Là, nous allons plutôt monter des projets artistiques avec des artistes et des publics qui vont **participer à la co-création d'une forme**, qui sera rendue

publique à un moment de l'année, et qui n'est forcément, dans ce cas précis, en lien avec l'opéra. Nous avons eu des formes très diverses et variées. »

3 – Prise de distance

J'ai intensément présente à l'esprit, l'interpellation de Joseph Wresinski, fondateur d'ATD Quart-Monde : « Tout projet d'action finit par rendre les gens « objets ». Seuls l'amitié, l'amour, respectent **la personne comme « sujet »**. Ce dont la population du Quart Monde a besoin, ce sont des êtres en chair et en os qui sont capables de faire un chemin ensemble sans rien faire d'autre qu'un chemin ensemble » Je l'ai traduite concrètement par une pratique d'écriture d'observation de terrain, reprise dans une réflexion à plusieurs. J'ai interrogé mes interlocutrices et interlocuteur sur la part accordée dans leurs structures à des temps des prise de distance, questionnement sur le sens et les modalités de leurs actions en relation avec les publics.

3 – 1 Une nécessité ?

Pour Émilie Robert, cela va de soi : « Je vais être un peu caricaturale. On est persuadés que tout ce qu'on fait est absolument merveilleux, que c'est super pour les enfants et que, eux, sont plutôt d'accord avec ça. Une fois qu'on a posé ça, ce n'est pas vrai qu'on a trouvé comment on fait. » Ça implique une exigence de connaissance : « Du côté des artistes, quand ils veulent avoir **une certaine considération vis-à-vis d'une population**, il faut qu'ils soient au clair sur la connaissance de celle-ci. On a besoin d'un vrai échange pour se défaire des idées préconçues, alerter en tout cas sur des difficultés, des phantasmes. On a besoin de temps pour cette rencontre-là. »

En revanche pour Valérie Trébor, immergés dans la population :
« Dialoguer avec la population, on le fait comme une **évidence**. »

Bigna Paturle, garde la marque de 15 ans de rencontres avec les plus pauvres à ATD Quart-Monde : « On se rend bien compte qu'on est vite bouffés par l'action et les gens souvent ont des attitudes qu'**on ne comprend pas bien, ou on ne sait pas comment s'y prendre**. La seule chose que je puis dire, c'est qu'il faut s'asseoir et écrire et puis garder. ne faut pas non plus tuer ce qui jaillit, ce qui est spontané, ce qui est intuitif. Et si on est trop à vouloir écrire, poser des questions, mettre en carré, mettre en cases, pour moi, on avance plus, c'est trop lourd. Écrire mais **rester léger**. C'est aussi en étant dans la matière que les choses viennent. »

Marie Laure Stéphan a pris la mesure de l'intérêt d'une prise de recul : « Avoir pris du recul pendant 8 mois fait que je suis revenu au Festival d'Aix, avec un regard neuf, ou rajeuni. J'avais envie de voir un peu plus comment les différences peuvent faire groupe et aussi comment créer ensemble. J'ai vécu des émotions, là, cet été, que je n'avais pas ressenties depuis mes tout débuts peut-être au Festival. Et c'est bien aussi de faire un pas de côté pour revenir et se dire : **on partage des choses exceptionnelles avec tous les publics que nous rencontrons !** ». Donc, c'était bien, ce temps de recul. »

3 – 2 Une pratique

Dominent les temps d'**échanges oraux**

Émilie Robert :

« On a énormément de temps d'échanges entre nous, sur les situations qui se présentent, comment on avance. Je travaille de cette façon-là, dans une forme très collaborative. On a une réunion d'équipe tous les quinze jours. Il arrive qu'on aborde ces sujets. Et on a, en alternance tous les quinze jours, des réunions dédiées aux relations publiques et médiation, on met toujours les deux termes ensemble. Ça permet d'entendre des points de vue éventuellement différents et ça permet de **trouver des solutions.** »

Marie-Laure Stéphan :

« Nous avons beaucoup de suivis oraux. Nous assistons aux ateliers, nous y participons. La posture à Passerelles, dans toute l'équipe, fait que nous vivons beaucoup de choses empiriquement. L'écriture est intéressante mais nous sommes plutôt dans l'échange. C'est en échangeant à l'oral sur les effets sur le public, en bien ou en mal, qu'on va infléchir l'action, espèces de temps informels, dans l'immédiat. Il y a les réunions de juillet, les réunions de rentrée. Un contact aussi frontal avec le public, c'est **compliqué pour certains intervenants.** »

Le passage à l'**écriture** s'invite également :

Dans la Formation CFPI, selon Nicolas Pilard :

« D'abord **on apprend à se connaître.** Il y a de très beaux textes que les uns écrivent sur les autres. Je pense que l'écriture est un bon outil. On leur demande d'**écrire régulièrement sur ce qui s'est passé** : « Quand vous rentrez chez vous, vous écrivez 4 lignes. » Pour certains, ça a été beaucoup plus. Quasiment dans tous les cas de figure, on leur demande un retour par écrit. Certains sont un peu réticents au début, mais ils se rendent compte que c'est un outil

qui permet de **mettre les choses à distance**. Je comprends un peu certaines réticences. Très intéressant de sortir de l'entre-soi de l'art contemporain qui formate un certain langage. Baptiste a monté des ateliers d'écriture très intéressants où le matériau c'est l'expérience qu'on a dans l'intervention artistique. Devoir de synthèse est une synthèse de tous ces textes. »

Pour Bigna Paturle : « J'ai écrit après chaque atelier, ce qui ressortait, comment Gérard sentait les choses, comment les gens avaient réagi, pour que petit à petit émerge justement une manière de travailler. Je ne crois pas qu'il y ait eu des ateliers où je n'ai pas écrit, même si c'était 3 lignes. Des fois c'était 5 minutes. Il fallait que je note. C'est un peu un pense-bête. Il y a d'autres fois où c'était avec beaucoup plus de contenu. Quand les gens s'exprimaient sur ce qu'ils venaient de faire, là on prenait in extenso ce qu'ils disaient. Si à la fin d'un atelier, il y avait un temps de parole avec les gens qui avaient travaillé, et bien là, on était quelque fois deux à écrire ce que les gens disaient. Moi je n'aime pas enregistrer, donc j'écrivais. Pour essayer de **garder la matière-parole des gens**. »

Conclusion : dialogue en filigrane, à creuser ?

Ces entretiens font heureuse découverte pour « Artistes en dialogue », collectif familial d'une certaine forme d'engagement d'artistes, plasticiens dans des quartiers banlieues, auxquels se sont joints écrivains et chefs de chœurs, dans la Fête du Frère à l'église Saint Ferréol sur le Vieux Port à Marseille. Sur un même territoire de l'agglomération Aix-Marseille, apparaissent les prémices d'un large maillage d'opérateurs motivés, dans nombre des disciplines artistiques, abondamment déployé entre structures de terrain et organismes de formation, en prise directe avec une réalité sociétale prégnante.

Raison de plus pour alimenter cette flamme bien vivante et pour autant peu visible. Il nous semble que la question du dialogue, présente en filigrane dans l'ensemble des entretiens – soulignée en caractère gras – mérite de s'y attarder particulièrement. Contraints par le peu de temps laissé disponibles par les impératifs de l'action, ainsi que du fait d'une dépendance à des subventionneurs peu enclins à favoriser la possibilité d'une démarche de prise de recul, recherche de sens, les structures de terrain s'en tiennent à des échanges oraux, principalement pour rectifier le tir, autant que possible.

Aller plus avant dans une réflexion sur la question du dialogue, entre structures, artistes et populations en précarité sera donc le fil conducteur de notre rencontre du 10 décembre. Les 5 structures témoigneront de leurs questionnements et pratiques. Des écrits

d'observation de terrain d'un artiste plasticien intervenant avec Arts et Développement dans une cité de Marseille seront interrogés par Patrice Chocholski directeur de l'Institut Catholique de la Méditerranée, particulièrement axé sur le dialogue inter-religieux, se référant à des philosophes du dialogue.

Loïc Chevrant-Breton pour « Artistes en Dialogue », le 9 novembre 2024